

Au Sénégal, Saint-Louis affronte la montée des eaux



Par sa géographie, la ville fait partie des plus menacées d'Afrique par l'élévation du niveau de l'océan. Si rien n'est fait, la «Venise africaine» pourrait quasiment disparaître d'ici à la fin du siècle.

Saint-Louis (Sénégal)

De notre correspondante

Sur la plage de Guet Ndar, le quartier des pêcheurs de Saint-Louis, l'un des plus denses du Sénégal, des maisonnettes bringuebalantes défient l'océan. Ici et là, des planches de bois ont remplacé une porte arrachée, une bâche et des draps pallient un mur effondré, un bout de tôle est posé en guise de plafond. « Beaucoup de maisons ont été détruites. Celles-ci ont tenu, on les a rafistolées comme on a pu», souffle Thierno Diop, le

président du conseil de quartier, en se faufilant dans les décombres.

En 2017 puis en 2018, une centaine d'habitations ont été ravagées par des vagues de plusieurs mètres de haut dans cette ville du nord-ouest du Sénégal. Une mosquée et une école ont été englouties. Environ 3 000 sinistrés ont été enregistrés. « *Des chambres, des objets ont été emportés. Beaucoup ont tout perdu. C'était la première fois que je voyais de telles vagues déferler sur les maisons, c'était horrible* », se rappelle cet enseignant, épargné alors qu'il vivait à quelques rues de là.

Plus de sept ans après la catastrophe, la vie a repris son cours dans la Langue de Barbarie, une mince bande de terre d'une trentaine de kilomètres entre le fleuve Sénégal et l'Atlantique, qui protège la ville de Saint-Louis des assauts de l'océan. Sur la plage, les pirogues colorées vont et viennent dans un incessant ballet. À Guet Ndar, la plupart des habitants ont préféré rester malgré le risque de submersion. « *Presque tout le monde vit de la pêche ici. Les gens n'ont pas peur, on a un lien très fort, presque mythique, à la mer* », indique Thierno Diop, qui a grandi dans le quartier.

Pourtant, la menace progresse : le trait de côte recule de 5 à 6 mètres par an, selon les autorités. Érosion, inondations marines et fluviales, destruction des écosystèmes... Dans cette zone semi-aride à la lisière du Sahel, les effets du dérèglement climatique mettent en péril l'avenir des 55 000 habitants de ce territoire, soit 20 % de la population de Saint-Louis. Par sa géographie, ce lieu chargé d'histoire est l'une des villes les plus menacées en Afrique par la montée globale des eaux qui affecte les côtes. Si rien n'est fait, la « *Venise africaine* », fondée par les colons français au XVII^e siècle et classée au patrimoine de l'Unesco, pourrait même quasiment disparaître d'ici à la fin du siècle.

En dix ans, près de 800 mètres de littoral ont disparu de Guet Ndar. « *L'érosion est un phénomène naturel qui a toujours existé à Saint-Louis. Le changement climatique accélère le processus, on observe que la mer a beaucoup progressé et qu'elle ne recule pas comme avant* », rapporte le géographe Dah Dieng, professeur à l'université de Saint-Louis.

En 2003, l'ouverture d'une brèche dans la Langue de Barbarie pour délester le fleuve après des pluies records a aussi accéléré la dégradation et la salinisation des sols. Si les autorités ont pu sauver la ville d'inondations catastrophiques, le canal ne cesse depuis de s'agrandir à cause des courants qui s'y engouffrent. Creusé sur quatre mètres de large au départ, il mesure plus de quatre kilomètres aujourd'hui... Les eaux menacent de rayer de la carte l'île aux oiseaux du parc de la Langue de Barbarie, une réserve ornithologique de 2 000 hectares, fragile refuge pour de nombreux migrateurs.

Et le temps presse. Le Sénégal multiplie les plans de sauvetage pour tenter de ralentir l'avancée de l'Atlantique. En 2016, une partie du mur de protection bâti à l'époque coloniale s'est effondrée lors du raz-de-marée. En février 2018, lors d'une visite sur place, le président Emmanuel Macron a annoncé une aide de 15 millions d'euros pour la construction d'une nouvelle digue.

Les travaux, réalisés par l'entreprise Eiffage, ont été financés par l'Agence française de développement (AFD) et l'État du Sénégal. Cette barrière de rochers de trois kilomètres de long permet d'absorber et dissiper l'impact des vagues. L'ouvrage, qui devrait tenir entre trente et cinquante ans selon les estimations, n'est toutefois qu'une solution provisoire. « Pour protéger à long terme la Langue de Barbarie, il faudrait aussi recharger les plages en sable sur 80 mètres et rehausser les digues pour ralentir l'avancée de la mer, mais cela coûte très cher », pointe Alphousseyni Sané, un ingénieur qui assure le suivi des travaux du projet de relèvement d'urgence et de résilience à Saint-Louis.

Pour les autorités, l'urgence est d'abord de mettre en sécurité les populations les plus vulnérables. D'un coût global de 90 millions d'euros, ce projet titanesque, financé par la Banque mondiale, prévoit la démolition des habitations situées dans la bande des 20 mètres le long du littoral et la relocalisation progressive de 15 000 personnes à Diougop, une nouvelle cité construite à l'intérieur des terres.

Sur un vaste terrain de sable balayé par les vents, le nouveau quartier des déplacés climatiques prend forme. Des dizaines de maisons mitoyennes flambant neuves s'alignent en rangs serrés. Deux mille

sinistrés ont déjà été relogés gratuitement, selon Alphousseyni Sané. Dans la petite cour qu'elle partage avec son mari et ses deux enfants, Ndeye Wouly Wade tente de s'adapter à sa nouvelle vie loin de l'océan, situé à dix kilomètres de là. Comme beaucoup, la jeune femme de 25 ans a dû quitter sa maison rongée par les eaux en 2018.

« On a vu cette immense vague arriver sur nous, on a eu le temps de sortir mais tout a été détruit », témoigne-t-elle. Quitter Guet Ndar, où elle a grandi, a été un déchirement. « On vivait en communauté, tout le monde se connaissait. Ici, on est surtout entre femmes, nos maris sont en mer, mais au moins on est en sécurité », ajoute cette mareyeuse, qui doit faire plus d'une trentaine de minutes de trajet en bus pour aller travailler au port. « On réfléchit à mettre en place des navettes gratuites et de nouvelles activités rémunératrices pour les familles. Un centre de santé, un marché et une école doivent aussi être construits », tente de rassurer Alphousseyni Sané.

Refusant de quitter la terre de leurs ancêtres, de nombreux habitants du quartier préfèrent « affronter » l'océan. « Je suis né et j'ai grandi ici. On vit en famille et en parfaite harmonie, on ne veut pas partir », clame Thierno Diop, dans la cour de la maison construite par ses arrière-grands-parents, devenue trop étroite pour trente personnes.

Sacs de sable devant les maisons, murs cimentés mais inefficaces... ils s'organisent pour tenter de résister. « Ils veulent nous faire vivre dans des HLM. On ne pourra pas nous déloger de force. On a toujours connu ce phénomène, on s'adaptera. On vit de la pêche depuis le XVI^e siècle, nos enfants vont perdre le métier, ils ne sauront même plus nager », fustige Moustapha Dieng, le secrétaire général du Syndicat national autonome des pêcheurs du Sénégal.

La construction de brise-lames pourrait permettre de « casser » les vagues en amont. Plusieurs structures de ce type ont été installées pour protéger le port de Dakar et les côtes sénégalaises. Mais ces lourdes infrastructures sont onéreuses et peuvent obstruer la circulation des poissons. Pour le géographe Dah Dieng, d'autres techniques plus écologiques et durables peuvent se montrer efficaces, comme la végétalisation des zones affectées. « Les arbres de filaos, des espèces

résistantes, peuvent fixer le sable et renforcer les sols», détaille-t-il, admettant qu'il «*s'agit d'une mesure complémentaire*».

Dans le parc de la Langue de Barbarie, les conservateurs mènent une «*lutte biologique*» pour ralentir l'érosion qui menace l'habitat de milliers d'oiseaux et le lieu de reproduction des tortues marines. Depuis 2020, une quarantaine d'hectares de filaos ont été plantés. «*L'arbre n'arrête pas l'érosion mais la retarde. Les résultats sont très positifs dans les zones reboisées, explique le conservateur du parc Nicolas Benty Gomis. On observe la reconstitution du système végétal et le retour de la faune, comme le chacal par exemple.*»

Sophie Douce